

ÉLISABETH BOURGOIS

UN DOIGT DANS
LE POT DE CONFITURE

EdB

Avant-propos

J'ai l'impression d'être une femme tout à fait normale, aimée ou détestée, ignorée ou recherchée, courageuse ou désespérée, active ou hors circuit... bref, une femme de mon temps.

J'ai eu une enfance heureuse, sans doute comme beaucoup d'enfants.

J'ai eu une adolescence complexée, petite fille des champs mal à l'aise dans un corps trop maigre au milieu des jolies filles de la ville, celles de ma classe.

J'ai eu une jeunesse à la recherche de l'amour absolu. Ah ! tous ces jeunes hommes... lequel choisir ???

Et puis j'ai eu une vie trépidante d'infirmière, de jeune mariée terriblement amoureuse, de mère parfois débordée... mais avec six marmots, cela peut arriver !

J'ai eu une vie d'épouse qui a fait ce qu'elle pouvait pour rendre son homme heureux... J'espère que j'ai à peu près réussi, quoique... je lui ai donné pas mal de cheveux blancs à mon chéri !

J'ai connu le désespoir des périodes de chômage de mon mari. Quelle horreur, ces fins de mois avec une famille nombreuse dont les enfants râlent d'avoir des jeans « made grande surface » et des steaks hachés surgelés à bas prix. J'ose leur avouer, aujourd'hui, qu'ils avaient raison et que c'est tout à fait immonde à avaler !

J'ai connu le découragement face à une grave maladie qui m'interdisait toute activité. Qu'il était difficile de sentir que je manquais à ma petite famille, que j'imposais ma marmaille à tous les copains, mais que le monde pouvait, tout de même, tourner sans moi !

J'ai connu la recherche d'un autre quotidien, tout en gardant le même homme – il était presque parfait – parce qu'il me fallait bouger, créer et sans doute m'agiter en tous sens... Je sais, je suis incapable de faire une sieste !

J'ai connu le bonheur quotidien d'être une épouse aimée, je vis toujours mes passions, je connais la joie d'être épouse/mère/belle-mère/bonne-maman... donc la joie et le bonheur d'être femme dans l'épanouissement parfait de la mise en valeur de tout ce que je pouvais être et faire. Quelle grâce !

Sans l'avoir cherché, c'est ainsi, j'ai aussi la chance d'avoir un caractère qui me permet de rebondir après les difficultés les plus graves, de rayer de ma mémoire ce qui ne peut plus fonctionner comme avant et de repartir en construisant autre chose.

Au fond, tout fonctionnait à peu près comme il le fallait, malgré les à-coups parfois dramatiques de l'existence, ces instants où on a l'impression affreuse d'être au pied d'un immense mur sombre, sans aucune porte pour le franchir, jusqu'à ce qu'un faible rayon de lumière en éclaire le passage. Mais, au fil du temps, nous nous en sortions parce qu'à chaque difficulté, surgissaient au cœur de la famille l'amour et le respect de l'autre. Nous étions tenaillés par la furieuse envie de trouver ce bonheur qui semblait par moments s'échapper de nos mains comme le sable qui glisse entre les doigts. Alors, on faisait un effort parfois colossal pour s'écouter, se comprendre, s'aider. C'était parfois long, c'était souvent un peu désespérant, surtout quand il fallait gérer une bonne bande d'adolescents à l'imagination débordante de rêves et aussi de passions qui ne nous semblaient pas très réalistes ! Quoique... ils ont réussi à nous prouver le contraire, les bougres !

Pourtant, tout ce que j'ai vécu n'est rien par rapport à ce que je découvre aujourd'hui face à une difficulté énorme, un cataclysme inattendu, mais qui est pourtant si ordinaire car partagé par tout le monde : la mort de l'être choisi, le départ définitif

d'un corps aimé, d'un cœur qui battait avec le mien en une belle harmonie, duo d'instruments très différents, mais parfaitement accordés, d'un confident, d'un complice... et je m'écroule. Je ne savais pas que cette absence-là, cette solitude-là étaient si terribles à vivre. Je suis broyée, disloquée, essayant de rassembler les morceaux de ma vie qui a explosé avec la mort de mon mari.

La souffrance physique, psychologique et morale est vieille comme l'est l'humanité. Celles qu'a endurées mon mari, avec ce que le corps médical a fait pour tenter de le guérir, celles que mes enfants et moi avons subies, ballotés entre espoir et désespérance... ont été une découverte brutale, violente et pourtant... pourtant, après coup, je me rends compte que tout ce qui s'est passé est habituel, d'une banalité effrayante. Le silence, l'oubli, le retour à une vie ordinaire deviennent alors une exigence imposée par une société qui enterre les morts au rythme soudainement rapide d'une administration qui, comme un vautour, puise dans un décès le maximum de sous. Le silence s'impose pour ne plus gêner personne par une souffrance qui fait peur, car on n'ose imaginer qu'elle puisse un jour nous atteindre de plein fouet. Aujourd'hui, je vois même des gens, avec qui je parlais tous les jours, traverser la rue en faisant semblant de ne pas me voir... trop sympathique comme réaction ! Alors, moi, je traverse dans l'autre sens, je cours vers eux et je leur demande

des nouvelles de leur petit quotidien, une façon de réamorcer les liens et de leur crier : « Je suis vivante, moi ! » Y a-t-il quelque chose de plus inhumain que d'enterrer les vivants qui souffrent d'un deuil, sous prétexte que l'on ne sait pas quoi leur dire et qu'ils ont besoin, parfois, de pleurer seuls dans l'intimité de leur chagrin ?

Aujourd'hui, je repars dans ma vie « normale » – enfin, j'essaie – après avoir vécu quelques mois dramatiques, avec une histoire qui m'explose encore le cœur et la tête.

J'ai hésité à la raconter, cette histoire. À quoi sert-il de mettre sur le papier ce qui est sordide et douloureux ? Ceux qui ne l'ont pas vécue n'auront sans doute pas envie de s'y plonger, ceux qui l'ont vécue n'auront sans doute pas envie de la revivre !

Mais voilà, j'écris ce livre car ce que j'ai vu, avec mon regard d'infirmière, d'épouse et de mère, ce que j'ai compris ou pas compris du tout, ce que l'on m'a dit et ce que l'on m'a caché, m'ont cognée violemment. J'ai été heurtée par des erreurs et des maladresses, parfois graves, parfois simplement douloureuses et blessantes. J'ai aussi découvert des merveilles, petites, discrètes, presque insignifiantes et si importantes, des merveilles qui doivent être connues pour être retransmises à tout le monde, aux familles, aux malades, au corps médical, dont la cohorte de jeunes étudiants totalement désarmés face à la réalité humaine d'une maladie.

Mais j'ai découvert aussi que, face à la lassitude, à l'extrême fatigue physique et morale qu'un malade comme sa famille doivent affronter, il y a toujours une étincelle, même infime, pour trouver encore un peu, même un tout petit peu, le goût de la Vie... car il y a l'autre vie, celle qui nous était habituelle et qui continue parfois de façon un peu bancal, mais elle est bien là. J'y ai découvert des moments absolument incroyables, vécus comme dans un rêve, mais un rêve si bienfaisant !

Le doigt au fond du pot de confiture

Dimanche matin. Le soleil glissait à travers les branches de sapin, effleurant, de sa lumière chaude, les petites mottes de sable remué par la danse nocturne des lapins. Un pivert au plumage vert et jaune et à la tête recouverte d'un curieux petit béret rouge vif s'échappa d'un érable. Des mouettes passèrent au-dessus du jardin en lançant leurs cris perçants. Au loin, j'entendis un tintement de cloches, porté par une douce brise venant de l'Est.

J'ai toujours aimé l'atmosphère paisible d'une matinée dominicale, surtout ici, dans ma maison sur la dune. Les vacanciers que j'y accueillais dormaient encore. Je leur avais déposé du pain croustillant et chaud dans des sacs de tissu vert et blanc accrochés sous un grand auvent, près d'une table de ping-pong qui résonnait souvent d'éclats de rire. Le pain était

une petite douceur si facile à fabriquer. Avec gourmandise, je m'en réservais toujours une part.

Ce matin-là, le visage au soleil, dans la douceur du petit matin, je regardais ma tasse de café fumante, la confiture étalée sur le pain... quand une énorme bouffée d'angoisse et de tristesse m'envahit.

La solitude m'était haïssable, j'avais peur d'une nouvelle forme de vie qui se profilait devant moi et que je ne pouvais contrôler, car celui que j'aimais depuis trente-neuf ans s'éveillait pour le 120^e jour consécutif entre les quatre murs blancs et aseptisés d'une chambre, dans un CHR éloigné de 150 kilomètres de chez moi.

Je me sentais épuisée, tous mes muscles étaient tendus et douloureux, mon énergie fondait de jour en jour. Je ne pus retenir mes larmes, gouttelettes d'eau vivante, étrange action du corps qui permet une soupape libératrice...

Mon café refroidissait, une boule dans la gorge me gênait. Je reniflai, m'essuyai les yeux. Du boulot m'attendait : sourire aux vacanciers, leur dire au revoir, faire les lits, vérifier la propreté des gîtes, arroser les fleurs, accueillir les suivants... J'avais envie que tout s'arrête... que plus aucune obligation ne m'assaille... J'avais envie... enfin non, je n'avais plus d'envie, j'étais exténuée... Sur mon bureau, en deux jours d'absence, une pile de courrier administratif rébarbatif s'était accumulée... J'étais si fatiguée... de tout.

Je respirai à fond et allai chercher deux comprimés de paracétamol pour calmer le mal de tête dû aux mauvaises nuits où l'anxiété triture le cerveau avec sadisme.

Mon pot de confiture était à moitié vide. C'était idiot, depuis quatre mois, je vivais sur le fond du fond des réserves, me contentant d'acheter en vitesse quelques produits frais. Je n'avais pas pensé à la confiture, je n'en mangeais pas beaucoup, sauf le dimanche, parce que le dimanche est un jour fruité, un jour où le temps prend la saveur du repos, du repas plus élaboré en famille, de la promenade de plusieurs heures dans les dunes, la forêt ou la plage avec mon mari, de l'apéro avec les amis après une partie de boules... Il fallait que je rachète de la confiture ; une maison sans confiture, c'est lugubre !

Une image m'apparut : celle des mains de ma mère quand un jus rouge dégoulinait entre ses doigts au moment où elle tordait, au-dessus d'une grosse marmite, un tissu filtre plein de groseilles du jardin. Peu après, sur le feu et mélangé au sucre, le jus faisait de gros bouillons rosâtres qui claquaient de plus en plus lentement à la surface, tandis qu'une odeur chaude de fruit s'échappait dans la cuisine qui résonnait du bourdonnement estival des mouches. Avec une épuisette, ma mère retirait doucement de la surface sirupeuse la mousse collante caramélisée et la déposait sur une assiette, versant ensuite le liquide brûlant dans des pots en verre sagement alignés sur

la grande table de bois qui trônait au centre de la pièce. Tandis que la gelée refroidissait sous de larges torchons rouge et blanc, à l'abri des mouches, ma mère chauffait la paraffine qui bientôt redevenait blanche en durcissant sur la gelée... puis, après avoir mouillé de sa salive le dos des étiquettes où elle avait écrit, de sa petite écriture penchée, l'année et le nom du fruit, elle déposait les pots sur une longue planche de bois dans un coin de la cave... Seule restait, du rituel tapissé de douceur odorante, la mousse rose sombre, que les enfants, pour le goûter, avaient le droit d'étaler sur leur tranche de pain, se barbouillant les lèvres de sucre fruité et collant.

Et si garder le sens du bonheur, c'était aussi simple que de glisser le doigt dans le pot de confiture comme l'enfant qui ne veut pas en perdre une seule petite parcelle, parce que c'est trop bon ! Et s'il me fallait chercher à redécouvrir ce qui est beau, bon, sucré... même, et surtout sans doute, au moment où je ne voyais que le vide triste de ma vie... ne serait-ce pas la seule façon d'écraser tout ce qui était moche et déprimant ?

Deux oiseaux se mirent à chanter. Leur chant était mélodieux et gai.

Mon café était tiède, je respirai à fond, levant le visage vers le soleil rouge orangé du petit matin. Je me sentais un peu mieux, comme si l'image de ma mère avait été douce caresse et consolation.

La sonnette tinta dans l'entrée.

J'ouvris à un enfant en pyjama. Un peu intimidé, il me souriait gentiment.

– Bonjour, madame, ma maman a oublié d'emporter de la confiture, est-ce que vous pouvez nous en donner un peu ?

Décidément, ce matin était un jour de confiture ! Je souris, il était si mignon, ce petit bonhomme.

– Tu préfères quoi ?

– La rouge ! répondit-il d'un air gourmand.

– Viens, il m'en reste un petit fond, je dois en racheter, mais tu en auras tout de même un tout petit peu, ce matin.

Je déposai les quelques cuillerées restantes dans une coupelle propre. Une main la prenant avec précaution, l'autre tenant sa culotte de pyjama, l'enfant courut vers le gîte. Je regardais sa petite silhouette si vivante. De la porte entrouverte, sa maman me lança un signe de remerciement, cachant à demi sa tenue de nuit. Elle sourit, sembla si simplement heureuse en ce doux matin de vacances...

... Si elle pouvait deviner comme son sourire me faisait du bien !

Je respirai mieux. Je me pressai de faire mon petit travail dominical, puis je sortis du frigo ce que j'avais

cuisiné pour mon mari, pour compenser la « bouffe » horrible du CHR (même les médecins ne voulaient pas la manger !). Je savais que mon chéri n'en goûterait difficilement qu'une ou deux cuillerées, mais cela lui faisait tellement plaisir... et moi, j'étais heureuse d'avoir l'impression de faire concrètement quelque chose pour lui ! J'enfilai une jolie robe, me maquillai les yeux avec soin, faute de pouvoir lui montrer mon visage en entier, à cause du masque obligatoire, et repris la route avec bonheur, chaque kilomètre me rapprochant de lui. Dans la voiture, je branchai la belle émission de France Musique : « Sacrée musique ». Les mélodies étaient apaisantes et me permettaient une prière muette et simple. Par de nombreuses petites routes de campagne, dans la douceur printanière, je roulais vers mon amour, réconfortée, ayant retrouvée la paix nichée dans une étrange alchimie faite de confiture, de sourire enfantin et de musique.